

## Le printemps arabe

Olivier Gamelin

---

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gamelin, O. (2012). Le printemps arabe. *Moebius*, (132), 59–64.

## OLIVIER GAMELIN

### *Le printemps arabe*

La tempête se déchaînait depuis trente ans. De ces bourrasques sibériennes qui alourdissent le sol d'un tapis de verre qu'aucune fleur ne songerait à traverser. Un vent d'engelures qui lèche le visage comme une lame de rasoir. Déjà trente ans qu'on avait déposé sur notre pays une couverture de plomb pour l'étouffer au pis, au mieux pour l'obliger à s'endormir. Décor féérique pour l'étranger, tableau de carte postale, cela n'avait rien de très exotique pour nous qui endurions ce froid au cœur de la dépression. Trente ans que la neige recouvrait le territoire, les déserts de glace, les forêts, les lacs, les villes et les villages d'une merde immaculée, même la capitale où Ahmed et moi croupissions depuis deux ans dans une cellule de la prison centrale. Avec le temps, notre esprit et notre raison s'étaient engourdis sous cette courtepointe incolore et sans goût. Trente ans que les scientifiques s'étaient résignés, que les chercheurs ne cherchaient plus, que les philosophes ne se posaient plus la sempiternelle question : Pourquoi l'hiver s'éternise-t-il ? Non. L'hiver avait décidé de notre réalité en établissant son incontestable état de fait. Depuis trente ans le ciel était gris, la volonté morte, les cœurs noircis par l'amertume, le désespoir silencieux comme la tristesse. L'hiver régnait en tyran, une menace constante se balançant au-dessus de nos têtes. Dans chaque école on avait accroché son portrait pour rappeler aux enfants abrutis de propagande leur chance de pouvoir apprendre les mathématiques bien au chaud.

Il devait être quatre heures du matin lorsque Ahmed me tira du sommeil en envoyant valser son coude rachitique entre mes côtes. Faute de paille, nous dormions

ainsi directement sur le sol, l'un à côté de l'autre, nos corps amaigris occupant la quasi-surface de la cellule. L'un des murs avait été fenêtré d'une profonde meurtrière grillagée qui ne laissait pénétrer qu'une lueur diffuse. À l'occasion, des chants militaires ou des tirs de peloton d'exécution parvenaient jusqu'à nos oreilles, sur quoi nous en avons conclu que le mur de notre liberté donnait sur une cour, peut-être une place publique, possiblement deux ou trois étages sous nos pieds. Mais ce n'était pas pour me rappeler ces détails qui meublèrent les trois quarts de nos conversations qu'Ahmed me réveillait.

« Je te jure Tahrir, répétait-il dans la pénombre, je te jure, un rayon de soleil, je l'ai vu, un vrai, Tahrir! Allah est grand! Le soleil s'est posé sur ma paupière! »

« Il délire, pensais-je, ça fait trente ans que le soleil ne s'est pas levé. » Sans compter que notre cellule baignait toujours dans l'encier de la nuit. Je mis cette vision insensée sur le compte du rêve et de ses innombrables illusions. Ahmed se recoucha en marmonnant des prières. Depuis quelques jours il m'inquiétait, disant fantasmer de chaleur, de liberté, de verdure. Autant de lubies qu'il valait mieux ne pas trop entretenir en prison. La résilience froide et patiente était de mise si l'on souhaitait conserver un minimum d'équilibre psychologique. C'était mon parti pris. L'espoir était ici notre pire ennemi, une sirène qui vous entraîne vers la noyade. Malgré les risques, Ahmed s'était plongé tête première dans cette mer d'espérance. Son dada à lui, c'était la religion. Au bout de quelques prières il se rendormit. J'en fis autant, sans les prières.

Même si elle n'a jamais goûté à la liberté, une jeune femme aspire toujours à sa libération. Issus de la première génération totalement hivernale, c'est ce que nous espérons, Ahmed, moi et d'autres, lorsque nous descendîmes dans la rue il y a deux ans pour réclamer le retour du soleil et du printemps. Une foule s'était rapidement formée autour de nous, des jeunes au sang bouillant prisonniers de leur pays de glace, des jeunes aux joues rougies de colère; ensemble nous descendîmes devant le siège du gouvernement pour exiger qu'on fasse fondre toute cette neige. Aux coins des rues les enfants allumèrent des feux, on lança des pierres au ciel pour qu'il s'éclaircisse. Ici et

là la température commença à gagner quelques Celsius. Jusqu'à l'arrivée de la police, on crut presque que les pommiers allaient fleurir. Mais non. Matraques, canons à eau, lacrymogènes, balles réelles, nous fûmes arrêtés, jetés en prison par centaines puis torturés. La ville se recouvrit aussitôt de son anesthésiant manteau de silence blanc. C'est alors que je fis officiellement la connaissance d'Ahmed. En arrivant ici, il n'avait que sa foi en poche, moi une vieille couverture de laine que nous nous partagions.

Au petit matin, j'ouvris les yeux avec la désagréable impression de ne pas reconnaître l'endroit où j'étais. Ahmed s'était déjà agenouillé vers la Mecque, ses lèvres jetant dans l'air un flux de paroles inaudibles à une vitesse inouïe; successivement, il lançait ses mains vers le ciel avant de se prosterner face contre terre, recommençant son manège plusieurs fois. Mais ce n'était pas Ahmed – il priait tous les matins – qui troublait mon réveil. J'eus la sensation qu'une étrange lueur jaunâtre enveloppait notre cellule. C'était comme si notre environnement, que nous connaissions comme le fond de notre poche, s'était modifié. Le plancher était aussi froid et humide qu'à son habitude, les pierres qui montaient nos quatre murs aussi grises, dures, cicatrisées, la même odeur d'urine et de pourriture s'élevait du caniveau; seule la meurtrière ne laissait plus filtrer son éternel teint blafard. Lorsque Ahmed termina sa prière, je lui confiai mon étrange sentiment. Après tout, ne pouvais-je pas être moi aussi le jouet de mon imagination? «J'avais remarqué le changement, répondit-il, la lueur, mais il y a autre chose qui cloche.» Après réflexion, ce fut lui qui eut l'idée de recalculer la dimension de notre cellule, que nous savions mesurer 126 pouces de longueur par 93 pouces de largeur. Nous reprîmes donc nos calculs à zéro, pouce par pouce, trois fois plutôt qu'une. À tous les coups nous restâmes bouche bée: notre cellule s'était agrandie de 23 pouces sur sa longueur et de 11 pouces sur sa largeur. Dès lors nous eûmes l'impression d'avoir davantage d'oxygène à respirer, une bouffée supplémentaire qui m'étourdit. «Comment est-ce possible? demandais-je. Drogés, on nous aurait transférés dans une autre cellule?» Sans mot

dire, Ahmed s'agenouilla et, avant de reprendre du début la récitation de ses prières, marmonna : « C'est mon rayon de soleil, Tharir, qui a élargi notre liberté. L'hiver achève, mon frère, Allah veut bien que le printemps s'en vienne. » Quant à moi, tout bouffi de mes études philosophiques, je ne donnai pas cher de cette réponse simpliste, par ailleurs déraisonnable. N'empêche, ces quelques pouces supplémentaires me procurèrent beaucoup de joie.

Le lecteur se doute bien que cet agrandissement fortuit ne manqua pas de nourrir à satiété notre réflexion. Ahmed, qui ramenait tout à la religion, le quotidien comme l'inexplicable, en rattachait les causes à la volonté de Dieu, moi à celle des hommes. Chacun campé dans ses convictions, nous n'en gardions pas moins un profond respect pour la parole de l'autre. Loin de m'exaspérer, les histoires religieuses d'Ahmed rythmaient nos journées dans de joyeuses conversations où se mêlaient Dieu, l'hiver, l'humour arabe, la justice. Lui-même ne semblait pas déprécier totalement les philosophes dont j'extrayais la pensée de ma mémoire. Mais cet après-midi là, Ahmed ne raconta pas d'histoire. Assis à l'indienne il attendait, immobile, le regard vissé sur la porte, le visage fendu par un large sourire, il tendait l'oreille, attentif au déclic du verrou, persuadé que l'heure de notre libération approchait. « Il ne faut pas négliger les signes », disait-il.

Le soir venu, nos geôliers ne vinrent pas nous rendre visite comme à l'accoutumée. Certes ce n'était pas la première fois qu'ils oubliaient notre ration, mais en additionnant ceci et cela, en mettant en parallèle deux éléments qui n'ont pas forcément de lien entre eux, on peut entretenir son imagination et ainsi passer le temps plus rapidement. En prison, la spéculation et le regroupement d'éléments disparates, c'est la littérature du prisonnier. Et puis plusieurs événements extraordinaires s'étaient ajoutés au tableau déjà kafkaïen de notre situation. Pour éviter de n'en rien perdre, et pendant qu'Ahmed déclamait dans sa barbe ses prières du soir, je saisis une feuille et un crayon et notai :

« De l'autre côté du mur, une clameur de plus en plus persistante semble monter, du moins dans la cour de la prison, sinon dans les rues de la capitale. Ce midi, une

odeur de jasmin s'est glissée par la meurtrière, et avec elle un véritable rayon de soleil jaune, un rai d'or pur plus beau que l'éclair d'une pensée. Ahmed m'a regardé et, dans ses yeux, j'ai vu renaître le printemps. C'était notre premier soleil et nous n'y croyions pas... J'ai glissé ma main entre le mur et la lucarne, la lumière s'est levée dans ma paume pour la réchauffer, rougissant ma peau grise et translucide. Aussitôt j'ai senti une chaleur réconfortante parcourir mon corps. Pour la première fois depuis que nous sommes emmurés ici, l'espoir n'est plus en moi un fleuve asséché.»

À partir de ce moment, Ahmed ne cessa plus de prier. À peine but-il l'eau que nous recueillions par temps de dégel entre les fissures du toit. Suivant nos sérieux calculs, et sans chercher à en expliquer les causes, nous constatâmes que les murs de notre cellule s'éloignaient les uns des autres de trois pouces par jour en moyenne. La meurtrière également s'était agrandie, chuchotant dans la pièce son haleine fraîche et une délicieuse odeur de sous-bois.

Dehors, le tumulte grandissant d'une foule certainement nombreuse n'avait de cesse. Malgré les nouvelles mensurations de notre tombeau, il nous était encore impossible de jeter un œil jusqu'à la rue. Cette ignorance m'exaspérait. J'enrageais de ne pas savoir, d'autant que la faim commençait à me titiller dangereusement la patience. Je ne me contentais déjà plus de ce soleil obèse qui remplissait désormais notre cellule et en augmentait de surcroît le taux d'humidité. Et puis Ahmed commençait à m'énerver, agenouillé comme une statue de bronze, patient. N'y tenant plus, je fis les cent pas, semant derrière mes talons un discours plus ou moins décousu.

«Je ne comprends rien, Ahmed! Qui crie ainsi à en faire trembler les murs de la prison? Et les gardiens, et la police, où sont-ils? Ce soleil, Ahmed, ce vent, cette odeur de jasmin? Je ne tiens plus en place. Je préfère mourir de froid dehors qu'ignorant sous le soleil de cette cellule!»

La rage l'emportant sur la raison, je balançai un coup de poing dans le mur sans réfléchir aux conséquences. Mes os craquèrent et, à mon grand étonnement, la pierre également. Instinctivement je décochai un second coup, cette fois avec la paume de ma main; la pierre s'enfonça

dans le mur et dégringola de l'autre côté. Dehors. Je restai stupéfait. Dans d'autres circonstances, ç'aurait été une catastrophe car on ne faisait pas grand cas des prisonniers politiques qui tentaient de s'évader. On nous aurait fusillés. Mais la situation était différente. Un vent printanier s'engouffra par le trou et souffla son air de liberté. Ahmed me rejoignit et, à quatre mains, nous dégageâmes un passage assez large pour nos deux corps squelettiques.

Le spectacle qui se déroulait à nos pieds nous renversa. En réalité, notre cellule était située au quatrième et dernier étage d'un pavillon lui-même juché au sommet d'une petite colline. Si bien que la capitale s'étendait à nos pieds, les montagnes au-dessus de l'horizon. Dans le dédale infini des ruelles et des méandres populaires, la ville s'étirait comme une immense toile d'araignée dont chaque angle débordait d'insectes, les rues bondées par le peuple en colère. La capitale était en pleine révolution. La place verte de monde. Partout on criait, on chantait, on scandait des slogans libérateurs. Mais ce qui nous frappa davantage ce fut ce plein soleil, tapant, chaud, accroché dans un ciel bleu, recouvrant la ville comme un diadème, et cette chaleur, ce vent, cette verdure qui partout poussait à travers la glace molle, cette renaissance qui balayait la ville, le pays, peut-être le monde. Nous nous assîmes bras dessus, bras dessous pour contempler cette fête du renouveau. Après trente ans, nous avions enfin passé au travers de l'hiver. Ahmed ne pu retenir une larme lorsqu'il se tourna vers moi et me dit : « Allah Akbar, Tahrir, c'est magnifique le printemps ! »